

Le romantisme dans le canton de Vaud

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **36 (1928)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-28456>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE ROMANTISME DANS LE CANTON DE VAUD ¹

(Avec trois portraits.)

A l'heure où l'on célèbre le centenaire du romantisme français, il peut être intéressant de rappeler l'accueil que lui firent nos pères.

« Ce pays-ci, écrivait Sainte-Beuve de Lausanne en 1837, est un pays bien à part. On n'y vit pas de la vie de la France : on va peu à Paris, on ne s'en inquiète guère. C'est une vie en soi... » Il ne faudrait pas en conclure que dans leur « pays bien à part », les Vaudois d'alors ignoraient le

¹ Sources : Les histoires de la littérature romande de Ph. Godet et de M. V. Rossel, le Bridel de M. de Reynold, le Vinet et les Ecrivains romands d'E. Rambert, le Vinet de M. E. Seillière, le Benj. Constant de M. Rudler, la M^{me} de Staël de M. P. Kohler ; surtout les œuvres des écrivains cités, les revues et journaux de l'époque, diverses correspondances. Quant aux diverses éditions des œuvres de nos romantiques, sur Albert Richard, voir E. Julliard (Genève 1890) et V. Rossel (Lausanne 1894). Monneron a été édité deux fois : Poésies recueillies par ses amis, Lausanne 1851, in-12 ; 2^{me} éd. avec notice biographique par J. Olivier, Lausanne 1879, in-16.

Les Poésies d'H. Durand ont eu six éditions : 1^{re} publ. par la Sect. vaud. des étudiants de la Société de Zofingue. Imp. Marc Ducloux, 1842, 124 p. in-8, avec un portrait par Hébert et un autographe ; 2^{me} id., avec adjonction des mots « recueillies par ses amis », 124 p., in-8, 1843 ; 3^{me}, sans mention de Zofingue. Ed. augmentée de 7 morceaux inédits. G. Bridel, in-16 carré ; 200 p., 1852 ; 4^{me}, avec portrait de l'auteur et 12 vues alpestres dessinées sur pierre par Louis Durand, et quelques pièces mises en musique. G. Bridel, in-12, 264 p., 1861 ; 5^{me}, même portrait et 11 vues autographiées, dont plusieurs nouvelles. G. Bridel, in-12, 216 p., 1869 ; 6^{me}, portrait d'après sépia, d'H. Durand à 16 ans ; 15 croquis de L^s Durand en héliogravure et quelques poésies de L^s Durand. G. Bridel, in-8, 308 p., 1885 (notes dues à l'érudition de M. G.-A. Bridel et communiquées par M. Fréd.-Th. Dubois, conservateur du Musée historiographique vaudois, que je remercie également pour le prêt des trois clichés, propriétés du Musée, qui illustrent cet article).

De Durand encore : Poetical works, transl. by B.-A. Blomefield, London 1858, in-8.

mouvement littéraire d'outre-Jura. D'aucuns même subirent son influence.

La part que des Suisses prirent à la formation du romantisme est connue ; il suffit de citer Rousseau, M^{me} de Staël, Benj. Constant. Sans être considérable, l'apport vaudois fut réel néanmoins. Rousseau a été initié à notre piétisme par M^{me} de Warens ; un de nos sites sert de décor aux aventures de sa Julie¹. Par sa mère, M^{me} de Staël est des nôtres. Les déductions à la Taine sont dangereuses ; cependant on peut admettre que le penchant au mysticisme de la châtelaine de Coppet, son sentimentalisme, son goût de la prédication lui viennent de ses ascendants maternels. Benj. Constant a pu oublier sa ville natale, mais non renier ce que sa race lui a donné : ses facultés d'analyse, son inquiétude et ses intermittences de volonté, son libéralisme aussi qu'il a hérité de notre protestantisme affranchi de la fin du XVIII^{me} siècle et des encyclopédistes d'Yverdon.

Sur les romantiques proprement dits, notre action fut moindre. Sénancour, Lamartine, Musset, Quinet, dont la mère avait été élevée sur les rives du Léman, Dumas, Hugo traversèrent le lac après Saint-Preux et cherchèrent à Clarens les vestiges du bosquet de Julie. Pèlerinages rapides, dont certains vers des *Méditations* et certaines pages d'*Obermann* gardent des traces, mais sans grande importance pour nous. Le premier séjour de quelque durée que fit Hugo, date du Congrès de la Paix à Lausanne, en 1869 ; puis il revint passer l'été 1883 à Villeneuve. En 1858 seulement, Quinet s'installa à Veytaux. Ce n'est donc point par eux que le romantisme pénétra. En 1815, Lamartine ne s'attarda pas

¹ M. Edm. Gilliard n'a pas craint de qualifier Rousseau de « poète vaudois », non par l'état civil, mais par sa nature propre. « Malgré tout, à Genève, Rousseau est toujours resté l'enfant « qui va au ruisseau »... Le lac ?... il ne l'a trouvé qu'à Clarens ! » (*Du Pouvoir des Vaudois*. Lausanne 1926, p. 28.)

chez les de Vincy. En 1826, Chateaubriand se mêla peu à la société lausannoise. Il assista aux promotions du collège, rendit visite à M^{me} de Montolieu, conversa avec ses hôtes M^{me} de Sivry et M^{me} de Cottens « affectueuse, spirituelle et infortunée », acquit beaucoup d'estime pour Monnard. Et c'est tout. Sainte-Beuve est le seul romantique qui exerça une influence personnelle à Lausanne. Mais, en 1837, son admiration pour l'esthétique nouvelle était fort mitigée.

Plusieurs Vaudois apprirent à connaître les maîtres de l'heure à Paris. En 1829, J. Olivier y rencontra Vigny, Musset, Hugo, E. Deschamps, Sainte-Beuve ; plus tard il fut présenté à George Sand, Marmier, M^{me} Desbordes-Valmore. Avec soin il notait les conversations entendues. A. Richard, moins réservé, fut de la bataille d'« Hernani » ; disciple enthousiaste d'Hugo, il déclara en tête de ses premiers poèmes que son maître lui « a crié : Va ! Je suis allé ». Lèbre, Vuillemin, d'autres encore approchèrent des auteurs à la mode ; Monnard vit Michelet à Lucerne. Et Vinet, qui n'alla jamais à Paris, fut en relations épistolaires avec Chateaubriand, Hugo, Béranger, Lamartine, qui lui soumit les feuilles de son *Histoire des Girondins*. La correspondance suivie entre les Olivier et Sainte-Beuve fut aussi une source d'information, ainsi que les chroniques du critique à la *Revue Suisse*. Surtout, on lut les œuvres romantiques elles-mêmes. Déjà, en ce temps, la Suisse romande était une bonne cliente des libraires parisiens. Dans de petits clubs, chez les Forel, chez les demoiselles Chavannes, chez les Olivier, on déclamaient des vers fraîchement publiés. Les étudiants déambulant dans la cour de l'Académie ou sous les ombrages de la terrasse de la Cathédrale discutaient des théories nouvelles. Dans nos petites villes, où des traditions intellectuelles s'étaient maintenues depuis le siècle précédent, on tenait à paraître à la page. Les dames de Montreux

qui portaient encore le bonnet noir et allaient elles-mêmes effeuiller les vignes, emportaient dans leur hotte un volume de Lamartine et lisaient en dînant le *Lac* ou l'*Automne*. Les messieurs de Morges prenaient parti dans les querelles littéraires du jour.

Comment était-on préparé à comprendre ces romantiques, dont on parcourait les écrits ?

Parmi les origines morales et littéraires du romantisme français, il en est d'étrangères ; ou mieux quelques œuvres étrangères ont précisé et étendu le mouvement. Or, ces œuvres étaient connues à Lausanne comme en France, où quelques-unes d'entre elles avaient d'ailleurs pénétré par notre intermédiaire. Deyverdun avait le premier traduit *Werther* ; Benj. Constant avait adapté *Wallenstein*, traduit Creuzer, appliqué l'évolutionnisme de Herder ; le chevalier de Boaton, de Longirod, avait fait connaître Gessner à Paris. Plus tard nous eûmes les articles de Monnard sur Schiller, la traduction de Goëthe de Porchat. Je ne parle point des nombreuses Lausannoises imitatrices des romanciers allemands. C'est à Lausanne que Sainte-Beuve apprit à connaître Dübner. Au sortir de l'Académie, les étudiants allaient passer un semestre ou deux dans les universités d'outre-Rhin ou débutaient comme précepteurs dans une des cours si nombreuses alors en Germanie. Ils revenaient férus de philosophie et de poésie allemandes. Songez à Ch. Secrétan, à l'influence de l'hégélianisme sur Druey. Les rapports entre Lausanne et les foyers de culture germanique étaient continus. N'oublions pas que Vinet fit ses premières armes à Bâle, que Manuel fut pasteur à Francfort (Main), que Monnard termina sa carrière à Bonn. Les théoriciens de l'helvétisme, les promoteurs de la Société helvétique, l'œuvre critique de Bodmer, comme les traductions de Seigneux de Correvon étaient des liens de plus.

Il y eut aussi l'influence anglaise. Au XVIII^{me} siècle, Lausanne avait été, après Berne, Zurich et Genève, un oasis pour les idées britanniques. Gaudard de Chavannes avait publié le récit de son voyage à Londres, M^{me} Clavel



FRÉDÉRIC MONNERON
(1813-1837)

de Brenles avait traduit Addison, d'autres avaient imité Pope et Young, Ossian et Thomson. On admira Gibbon, sans comprendre toutes ses idées et sans aimer beaucoup ce gros épicurien, égoïste et bougon. Durant leur séjour, Byron et Shelley se mêlèrent peu à la population. A son hôtesse

de Clarens, Byron fit l'impression d'un être bizarre « qui marchait toute la nuit dans sa chambre », mais qui avait de belles manières et des guinées dans son portefeuille. On goûta moins ses poèmes que *Robinson Crusoé*, que Vinet aimait à relire, et les romans de W. Scott, dont la vogue fut grande. M^{me} de Montolieu avec son *Moyen Age d'opéra-comique* et son style romantique et romanesque, avait préparé les Lausannois à goûter les récits du romancier que sa qualité d'écoissais rendait encore plus sympathique. C'était l'enfant d'une terre de montagnes, éprise d'indépendance, restée fidèle au calvinisme, et où on discutait alors, comme à Lausanne, la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Aussi eut-il non seulement les dames pour lui, mais de graves personnages. E. Develey, professeur de mathématiques à l'Académie, membre de nombreuses sociétés savantes d'Europe, composa un « Guide » pour enseigner aux lecteurs de Scott le moyen de le lire avec le plus de plaisir et de profit. Lui-même rêva d'être un W. Scott vaudois. Dans son *Simon de Montfaucon, dernier évêque de Lausanne*, il imita fidèlement son modèle ; il n'oublia ni le décor moyenâgeux, ni les apparitions de fantômes et les bohémiens prédisant l'avenir, ni les luttes confessionnelles, ni un amour chaste et persécuté, ni même des notes au bas des pages et des remarques historiques à la fin du volume. Sur nos poètes, l'Angleterre eut une action moins visible, qui laissa pourtant des traces chez H. Durand, dont les vers furent d'autre part traduits en anglais.

A Zurich et à Genève, on devint anglo-mane pour se soustraire à l'influence de la France. A Lausanne les deux influences se juxtaposèrent. On continua à respecter les classiques du XVII^{me} siècle ; sans les lire beaucoup sauf Fénelon et Racine ; on savait par cœur Lebrun-Pindare, J.-B. Rousseau, Delille, toute la lyre pseudo-classique, et la litté-

rature de l'Empire, dont La Harpe — un Vaudois lui aussi — avait été l'animateur. A Voltaire, on préférait J.-J. Rousseau, individualiste, républicain, sentimental et religieux. Si, à Versailles, il fit figure de jacobin farouche, replacé dans son milieu, Jean-Jacques est un conservateur traditionnaliste. On lisait M^{me} de Staël: quand Vinet veut définir le romantisme, c'est elle qu'il suit. Et Bernardin de Saint-Pierre eut longtemps chez nous un public fidèle et attendri. Ses récits firent rêver les jeunes Lausannoises ; l'une d'elles, Rosalie de Constant, qui avait éconduit M. de Monthyon, le futur philanthrope, confia son enthousiasme pour *Paul et Virginie* à l'auteur. Une correspondance touchante commença, des déclarations amoureuses suivirent ; puis l'idylle si bien ébauchée cessa brusquement. Le romancier avait appris que les Constant n'étaient point des Crésus, et c'était une dot qu'il cherchait.

Pour avoir une idée exacte de la formation littéraire de ceux qui eurent vingt ans aux alentours de 1820, il convient de ne point négliger notre préromantisme, dont le doyen Bridel fut un des meilleurs représentants. Proscrivant l'imitation des Anciens et l'emploi de la mythologie classique, il prit ses modèles dans les littératures du Nord, imitant Hervey, Young, Ossian avant Musset. Parfois il exprima des émotions personnelles, ressenties en face d'une nature réelle: les Alpes — ou le Léman; il eut des accents de vrai lyrisme ; et certains de ses vers rendent un son nouveau : « cet arbre ainsi correspond à mon cœur, — ce doux sentiment qu'on ne peut définir ». La mélancolie l'étreignit souvent. Il fut accessible à la souffrance de la solitude morale. Sa conception de la nature alpestre est préromantique elle aussi, avec les clairs de lune et les tempêtes. Il eut le goût de l'histoire et du pittoresque. Sans doute, ce romantisme est caché généralement. Bridel crut que pour créer une

littérature nationale, il suffisait d'adapter des ouvrages allemands ou anglais à des sujets suisses et de revêtir le tout d'une forme française. Son pseudo-classicisme à la Delille rétrécit et étouffa ce que son inspiration avait d'original. Malgré les lacunes de son art, le doyen contribua à répandre le goût de la poésie et celui de l'histoire.

Nos pères furent peu ébranlés par les secousses de la Révolution française et de l'Empire. L'émancipation de leur petite patrie leur fit un état d'âme différent de celui de leurs voisins d'outre-Jura. Ils n'étaient point des révoltés. Leur rêve fut de faire de l'ancien pays sujet un canton prospère, qui eut sa personnalité à lui. Tâche ardue après tant de siècles de sujétion. On voulut trouver des assises solides en s'appuyant sur le passé. Les ouvrages d'histoire se multiplièrent dès 1803. On ne craint plus que LL. EE. découvrent dans des récits de faits anciens des allusions à leur régime : Ruchat lui-même, si prudent, n'avait point eu la permission de publier tous ses manuscrits. En 1808, M.-A. Pellis écrivait des éléments d'histoire vaudoise. Reprenant les données de Muret et de Bridel, A. Miéville dressait un essai statistique sur notre canton (1816) ; après Loys de Bochat et avant Fr. Troyon, il se préoccupait de nos antiquités. De Grenus, de Gingins la Sarraz publiaient d'anciens documents. On ne négligeait point les temps qui précédèrent notre indépendance ; J.-J. Cart, Chavannes, Bridel en parlaient différemment d'ailleurs, selon qu'ils étaient de ceux qui regrettaient ou de ceux qui espéraient. L'histoire locale avait ses amateurs ; les bains d'Yverdon, la confrérie de Cully, les ponts d'Orbe trouvaient des historiographes. En 1808, J. Martin et L^s Ducros publiaient notre premier dictionnaire géographique que L. Levade compléta en 1824. Ce mouvement d'études historiques se développa avec le siècle : J. de Muller trouva chez nous traducteurs et conti-

nuateurs ; et en 1837, la plupart des fondateurs de la Société d'histoire de la Suisse romande sont des Vaudois.

Comme le doyen, on tenait à être historien et poète. Au XVIII^{me} siècle des beaux esprits avaient su acérer une épigramme et tourner un madrigal. Le général Frossard et



ALBERT RICHARD
(1801-1881)

Seigneux de Correvon, disciple de Fontenelle, avaient été nos seuls poètes. Au début du XIX^{me} siècle, chacun se sentait inspiré, même les enfants. Sur le chemin de Nyon à Eysins, au sortir de l'école, J. Olivier composait ses premières chansons. Manuel, à dix ans, écrivait une ode sur la destinée tragique de Louis XVI ; quatre ans plus tard des revues parisiennes publiaient de ses vers. Gymnasion, Vinet chansonnait l'ours de Berne, célébrait Henri IV ou Alexandre

de Russie ; Chateaubriand lui inspirait une romance ; la mort de M^{me} de Staël une élogie, et les aventures nocturnes des étudiants avec le guet un poème héroï-comique. Porchat, imitant Horace, devenait célèbre à quinze ans. Les sociétés d'étudiants, Belles-Lettres (1806) et Zofingue (1819), développèrent encore ce goût nouveau, que sanctionna l'Académie en créant, en 1825, un concours de poésie.

Il est facile de se représenter l'effet produit par le romantisme sur des esprits ainsi formés, l'enthousiasme qu'il fit naître chez certains, les critiques aussi qu'il provoqua.

Les Vaudois pouvaient comprendre dans les œuvres nouvelles tout ce qui avait trait au sentiment de la nature, au pittoresque du passé, une certaine mélancolie, qui est dans notre mentalité vite rêveuse et qui inclina certains de nos auteurs à ce pessimisme qui apparente Adolphe à Werther et à René. Mais par d'autres idées morales ou esthétiques, le romantisme français nous était étranger, et il le devint de plus en plus, à mesure qu'il développait ses exagérations.

Nos romantiques en restèrent toujours au Cénacle de 1820. Quand, plus tard, exaspérés par les attaques des partisans du classicisme, Hugo et ses émules déclarèrent la guerre aux classiques, personne chez nous — ou presque — ne les suivit. La *Revue suisse* de Lausanne, n'eût pas, je crois, inséré l'article qu'A. Richard publia dans la *Bibliothèque universelle* de Genève, où il parlait des victoires romantiques sur le « bégueulisme » et vouait « les incurables du classicisme à un juste oubli ». Toujours Olivier déclara vouloir être « Suisse » avant tout. Il loua Béranger de n'être point inféodé à un système. Lui-même aimait Molière et Racine. Vinet que Corneille émouvait, que Bossuet enthousiasmait, ne pouvait condamner une littérature qu'il admirait jusqu'en sa descendance abâtardie de l'époque impé-

riale. Le chef-d'œuvre de Chateaubriand, à ses yeux, n'était-ce pas le *Dernier Abencérage*, si peu romantique, si tableau d'Empire ?

On tenait à juger gens et choses avec « la liberté et la franchise helvétiques ». Et pour plaire à ses lecteurs, Sainte-Beuve, dans ses chroniques anonymes de la *Revue Suisse*, se montrait au-dessus de la mêlée : critiquant et louant tour à tour ses anciens camarades du Cénacle, opposant à leurs succès fugitifs la gloire persistante de Racine et de Corneille, que le talent de Rachel renouvelait.

Il suffit de parcourir les articles de Vinet, la correspondance des Olivier, tant d'écrits de l'époque, pour voir les résultats de cette attitude qu'on voulait impartiale. Vigny, que Sainte-Beuve desservit tant qu'il put auprès des Lausannois, ne retint pas leur attention. Son stoïcisme athée devait d'ailleurs paraître blasphématoire à des âmes pieuses. On fut non moins terrifié par les « lionnes » de G. Sand et leur amoralisme. On admira quelques tirades du théâtre d'Hugo, ainsi le monologue de Charles-Quint que Ch. Secrétan, dans son adolescence, récitait paré d'une collerette ruchée et d'une chaîne d'or à double rang. Les poèmes où Hugo chante les affections familiales plurent aussi. Mais plus encore on aima Lamartine. Sa langue traditionnelle, sa sobriété d'images, ses paysages fondus dans les émotions, sa mélancolie caressante charmèrent naturellement. On retrouvait chez lui des idées bien connues : l'incertitude de la vie humaine, le sentiment de la fuite des choses, et tant de réminiscences des Psaumes et des vieux livres bibliques qui étaient familières à des lecteurs protestants, d'autant plus qu'en 1813 on avait fondé une Société biblique du canton de Vaud, qui répandit, en dix ans, plus de Bibles qu'il ne s'en était vendu durant tout le XVIII^{me} siècle. Bien que plus religieuses, les « Harmonies » eurent moins de succès

que les « Méditations ». Leur religion glisse au panthéisme; elle a aussi un optimisme qui déplaisait à un public qui subissait d'autre part l'emprise du Réveil.

Mais surtout, on loua Béranger. Olivier l'égalait aux plus grands génies ; Vinet l'estimait supérieur à Chateaubriand ; Ch. Secrétan fredonnait ses refrains. On appréciait moins Mimi Pinson et sa guinguette que les rêves pacifistes du chansonnier. Malgré les ironies de Sainte-Beuve on restait fidèle à Soumet. Et l'on goûtait particulièrement le « Petit Savoyard » de Guiraud. Vinet lui réserve une belle place dans sa *Chrestomathie*, avec « le Montagnard exilé » de Chateaubriand, le « Sommeil du mendiant » de Manuel, le « Nid » de Souvestre, les fables d'Arnault, des scènes de Delavigne. Un tel choix est fort représentatif du goût des Vaudois de ce temps, il nous montre la portée de l'influence romantique chez nous et ses limites.

Influence peu étendue, que ne subirent point ni Porchat, ni Manuel, ni les Chavannes, à moins qu'on ne veuille voir dans *Le pasteur de campagne* de Félix Chavannes une réplique à *Jocelyn*. On retrouve des traces de romantisme dans les vers simples et naïfs d'H. Durand et dans les ébauches de Monneron, où se révèlent une mélancolie douloureuse, un mysticisme indécis et rêveur, un goût du fantastique d'outre-Rhin. Romantique, Monneron l'est encore par l'harmonie lamartinienne de ses vers, par sa fin tragique d'un enfant du siècle désemparé. Chez A. Richard, nous trouvons le romantisme hugolien, l'intensité de la foi démocratique, le lyrisme épique. La Muse d'Olivier est plus timide et personnelle. Si elle doit à l'esthétique nouvelle quelques rythmes, elle excelle dans un genre inconnu en France, dans ses vieux refrains repris de notre folklore. Et la fréquentation des hommes du Cénacle renforça surtout en Olivier ses tendances au régionalisme.

E. Rambert a consacré d'excellentes pages à Olivier, historien. Il a montré l'importance de ses leçons à l'Académie, où il inaugura l'enseignement de l'histoire. Quant il commença son cours « ce fut un enchantement. Tout de suite



HENRI DURAND
(1818-1842)

on comprit la beauté et la poésie de l'histoire », raconte Herminjard, qui dut à son maître sa vocation d'historien, comme Vulliet, Troyon et d'autres. D'aucuns ont dénoncé le « romantisme » des écrits historiques d'Olivier, les trouvant probablement trop vivants et imagés. Si certains des por-

traits qu'il traça sont empreints de fantaisie, ses analyses sont souvent pénétrantes, son *Davel* en est une preuve ; sa documentation est toujours sérieuse, mais comme Vuillemin, il dissimule son érudition.

Si nous avons contribué à donner le romantisme à la France, nous-mêmes n'en avons pas fait grand chose. Une certaine défiance de soi, une timidité d'esprit nous ont empêché d'exprimer ce que nous sentions. L'influence des romantiques français n'a point été assez forte et continue pour enlever à nos poètes cette pudeur extrême, qui leur fait dissimuler leurs sentiments sous une expression banale. Même chez les meilleurs d'entre eux, il y eut disproportion entre la richesse de l'idée ou la finesse du sentiment et la pauvreté ou la gaucherie de la forme.

Sur nos mœurs, l'influence romantique fut moindre encore. On ne connut pas chez nous des disciples d'Antoni, maudissant la famille et la société, s'insurgeant contre les contraintes « philistines », érigeant en dogme le droit à l'insubordination et à l'insouciance. Le courant catholici-sant ne fit guère non plus de conversions, mais il contribua peut-être à montrer dans l'Eglise catholique autre chose qu'un amas de superstitions, de tromperies et de grossièretés. « Nous ne partageons pas les préjugés anticatholiques » écrit Juste Olivier à Sainte-Beuve. Et on sait l'attachement de Vinet aux principes fondamentaux du christianisme « reçus en commun par tout ce qu'il y a d'hommes sérieux et croyants dans les deux communions ». Le libéralisme de 1830 et le radicalisme de 1845 doivent peu aux idées qui agitaient la France contemporaine. Pour expliquer les attaques contre les jésuites et les mômiers, pas n'est besoin de remonter aux diatribes de Michelet et aux feuilletons d'E. Sue. On peut remarquer cependant que le *Juif errant*, reproduit en 1844 par le *Nouvelliste vaudois*, alors

organe radical, contribua certainement à faire signer la pétition demandant l'expulsion des jésuites. Il serait plus intéressant de chercher des traces non du romantisme, mais de l'esprit romantique dans notre méthodisme. Notre crise romantique fut théologique. Nos aïeux ne se révoltèrent point contre les règles de l'« Art poétique » ou contre la société ; mais certains d'entre eux voulurent s'affranchir de l'orthodoxie traditionnelle ; ils éprouvèrent le besoin d'une foi moins rationaliste ; ils rêvèrent d'une église moins mêlée au monde, voire même indépendante de l'Etat. Dans les conventicules, on opposa au christianisme officiel et édulcoré celui qui est une « folie » et dont la prédication est un « scandale » pour la raison. L'Eglise nationale fut qualifiée de « Babylone qui abandonne aux impies le corps et le sang de Christ ». Les charivaris de la populace et la loi intolérante de 1824 exaspérèrent ces romantiques d'un genre spécial ; ces persécutions les poussèrent à des aberrations : exorcismes, prophéties, essais de marche sur les eaux. Notre mal du siècle fut une inquiétude mystique, non point la mélancolie de René, mais le sentiment tragique du péché, cette peur de la damnation qui poursuivait J. Olivier sur son lit de mort. L'individualisme déchaîné n'aboutit pas à l'idolâtrie du moi, source d'anarchie, mais à une poursuite anxieuse et égoïste du salut personnel. Vinet lui-même n'échappa point tout à fait à ce romantisme-là, qui le froissait et le fascinait à la fois.

De quelque manière qu'ils aient compris les poètes de Paris, les Vaudois, nés avec notre indépendance, ont en effet une physionomie « bien à part ». Moins sceptiques que leurs pères, ils furent plus naïfs et enthousiastes, plus tendres et religieux aussi. Leurs aspirations et leurs rêves donnent à leur romantisme un cachet spécial.

Henri PERROCHON.